

**« L'espace perdu derrière la carte » :
mémoire, appréhension et transfiguration de l'espace
*américain*¹
dans l'œuvre de Jean Morisset**

**« Lost space behind the map » :
memory, apprehension and transfiguration in the
amériquin space
in Jean Morisset's work**

Rita Olivieri-Godet²

Submetido em 23 de novembro e aprovado em 21 de dezembro de 2014.

Je ne pense pas être seul à me situer dans de tels parages. Je pense au contraire que nous sommes tous aujourd'hui plus ou moins vaguement conscients d'être arrivés au terme de tout un processus historique, de tout un parcours idéologique. D'où le désarroi de nos sociétés et une série d'attitudes allant du cynisme le plus vulgaire au spiritualisme le plus vaporeux. Avec, toujours, au fonds de la conscience, la question : Que faire ? Vers quoi se tourner ?

Kenneth White, *Le rôdeur des confins*.

Résumé : Cet article se propose de réfléchir sur « l'enjeu-mémoire » dans le processus d'appréhension et de transfiguration de l'espace américain dans l'œuvre de l'écrivain-géographe canadien -le « Créole des neiges »- Jean Morisset. Il s'agira de préciser les éléments d'une autre géographie du continent américain que l'écriture de Morisset dévoile. Pour ce faire, nous allons naviguer à travers ses récits littéraires, ses essais et ses poèmes, en tenant compte de la fluidité des frontières entre les genres, en phase avec

la pensée holistique de l'auteur dont nous nous efforçons, ici, de souligner le caractère anticonformiste et original. À cet effet, nous nous appuyerons sur la lecture de sa prose poétique dans la « *Terra Hochelaga* », du poème « géographies géographies » ainsi que de ses essais³.

Mots-clés : Espace américain. Jean Morisset. Géopoétique. Canada-Québec. Peuples autochtones

Abstract : This work aims at thinking about the « *memory challenge* » in the process of apprehension and transfiguration of American space in the literary writings of Jean Morisset, a Canadian geograph and writer – known as the « *Créole des neiges* ». Some elements of another geography of the American continent, revealed by Morisset's writing, will be investigated. To that purpose, we will sail across his literary narrative, his essays and poems, taking into account the fluidity of the borders between genres, in phase with the author's holistic thinking that we will try to pinpoint the anticonformist and original thinking.

Keywords : American space. Jean Morisset. Geopoetics. Canada-Quebec. native peoples

Commençons d'emblée par la reproduction de la carte de la « *Terra Hochelaga* », dessinée par l'Italien Giacomo Gastaldi, à la moitié du XVI^e siècle, et la prose-poétique de Jean Morisset qui la commente, non sans ironie. L'histoire officielle a désigné le Mont Royal comme étant le lieu de la rencontre historique de Jacques Cartier avec les Indiens iroquois. Cet endroit est ainsi devenu un lieu de mémoire de la fondation de la ville de Montréal. La scène évoque, avec l'élégance et le raffinement propre à la Renaissance italienne, l'accueil « cordial » que les Autochtones réservèrent aux Européens, dans un paysage onirique. L'image est révélatrice de la construction mythique de l'espace américain par les Européens ; ce qu'elle

cache est en rapport avec les conséquences de cette rencontre, à savoir, la perte d'une mémoire géographique des Amériques dont la toponymie n'est qu'un signe parmi d'autres qui auront conduit au « grand génocide fondateur » (MORISSET, 2000, p. 63).

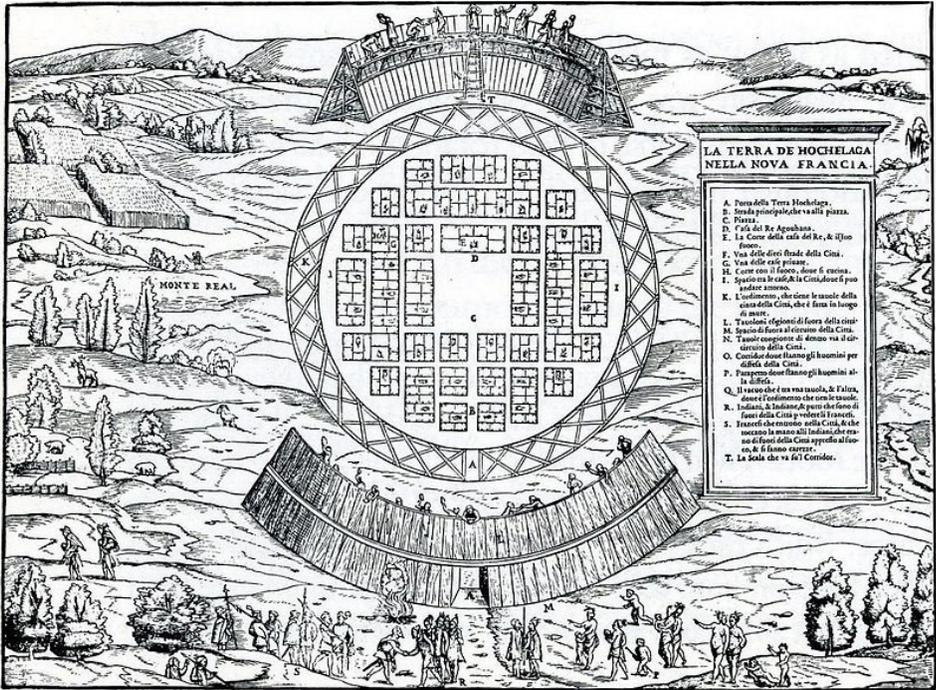


Figura 1: Terra Hochelaga⁴

Ils voulaient exprimer leur étonnement et transcrire leur émotion mythologique face à l'advenue d'un monde nouveau et l'apparition des Indes sauvages au milieu des cathédrales de l'espace.

Mais ne réussirent qu'à y déposer le Vatican de leur esprit et le grand palabre pré composé de leur gestuelle médiévale entre la poignée de main de l'homme casqué et armuré et l'homme premier, nu et huré, devant la porte de la « Terra Hochelaga », alors que le marin malouin Cartier serre la main du roi Agouhana devant

la cité aztèque de Monte Real, pendant que des bras émanant des palissades de leur imagination se lèvent pour saluer l'Amérique à venir devant l'Europe qui s'estompe.

Et la géographie pastorale et domestiquée, où paissent béliers, cervidés moutonnés, ours sangliers, et où s'étendent champs de blé des indes (blé d'inde) apprivoisés et collines montueuses à la méditerranéenne aux forêts disparues, révèle un Monde nouveau qui constitue le décalque de celui qu'ils ont déjà dans leur tête.

Ils ont débarqué sur un univers étrange qu'ils entendent rallier à leurs phantasmes de peur de sombrer dans la folie ou la sauvagerie. Univers dont nous sommes jusqu'à ce jour le produit imprévu qui continue encore de leur échapper.

Et de nous échapper tout autant.

L'Europe se saisit de l'Amérique pour y déposer ses rêves, sa surprise, ses peurs et les fantômes de la Renaissance qu'elle transporte toujours en elle

Et aussi pour y couler ses lavis et ses couleurs ses désirs et ses aquarelles

Elle est à ce point confondue par l'espace cosmique qui lui saute au visage que jamais une carte géographique ne suggère, l'hiver, le printemps ou l'automne... et moins encore, les structures internes de la terre et le Nord précambrien

Les cartes du Monde Nouveau se passent toujours en été et l'univers qui y apparaît est celui

*des Impressionnistes avant la lettre
du Réalisme merveilleux à venir
ou de l'enfer en fermentation
dans les vouîtes de sa conscience.*

*Et nous alors
produits métissés de cette Terre,
n'avons que ces détournements de conscience
ces réfractions d'obédience importée
pour nous renvoyer de nous-mêmes
une image toujours frelatée*

*Si bien que seuls
l'art l'imaginaire restitué
et la transfiguration géographique
risquent de nous révéler
l'espace perdu derrière la carte...*

La prose poétique sur la carte de la « *Terra d'Hochelaga* » et le poème étant inédits, j'ai voulu, ici, les reproduire intégralement. Néanmoins, ils constituent à l'origine un montage qui allie ce texte manuscrit à des cartes et à des écorces d'érable, de bouleau et autre matériau ligneux et lithique⁵. Un projet où la parole poétique fait corps avec les éléments de la nature : le recours à la géographie comme manuscrit pour révéler une mémoire cachée, ce que Morisset appelle « la grande mémoire orale, les archives de la nature ». Son projet s'inscrit dans une pensée de la terre, dans le sillage de la Géopoétique de Kenneth White, vouée à l'exploration herméneutique et sensorielle des lieux.

Le texte revisite le moment emblématique d'un premier contact entre les Européens et les Autochtones tout en soulignant la colonisation du territoire et la transplantation d'un imaginaire qui finira par devenir un jour « la seule réalité plausible et recevable » (MORISSET, 2000, p. 61).

À l'encontre de cet imaginaire projeté au fil du temps, l'auteur inscrit sa propre vision de l'américanité.

Il ne s'agira pas, pour les conquérants des Amériques, de découvrir ces *terrae incognitae*, mais d'en prendre possession, d'y imprimer leurs marques, de les façonner selon leurs besoins. Dans le texte de Morisset, il est question d'un parcours identitaire forcé, faussé, dérobé. Dans le cas du Canada, ce parcours correspond à la construction, à travers l'histoire, d'une Amérique du Nord britannique, à propos de laquelle Morisset, dans ses essais, ne cesse de pointer l'occultation du métissage des vieux Canadiens d'origine française avec des Indiens ; la falsification « pure souche » québécoise ; le mythe de deux peuples fondateurs ; l'acculturation états-unienne. L'accent est mis sur la complexité du phénomène de métissage, évincé de l'histoire officielle canadienne. Celle-ci refuse de reconnaître « la lente assimilation aux Indiens d'une bonne partie du peuple canayen qui se transformera en québécois afin de faire oublier et d'oblitérer son propre passé sauvage. Et réciproquement, la lente québéquisation des Indiens » (MORISSET, 2009, p. 14).

« L'Espace perdu derrière la carte », auquel le poème de Morisset fait allusion, est celui de la mémoire enfouie du territoire du Canada et, par extension, celui des Amériques, car l'auteur ne perd pas de vue la perspective comparatiste qui met en relation l'expérience historique du Canada-Québec avec le parcours d'autres nations du continent américain. Toute l'œuvre de Jean Morisset est vouée à démasquer l'imposition d'un processus de construction identitaire de la nation anglo-canadienne basé sur l'usurpation de l'histoire, de la mémoire et de l'imaginaire collectif des

Canadiens français métis et des Autochtones. Il s'engage dans l'élaboration d'une contre-mémoire pour dénoncer une histoire « frappée d'une amnésie ontologique » (MORISSET, 2000, p. 132), en poursuivant un chemin qui le conduira à « reprendre l'espace évanoui » (MORISSET, 1995, p. 37).

Le mérite de l'œuvre de Jean Morisset se trouve non seulement dans l'acte de remémoration qui lui donne la possibilité de raviver les traces effacées de la trajectoire des Amériques, en particulier celles du Canada, mais encore dans l'application à re-signifier cette histoire, en nous rappelant le besoin d'inscrire cette vision particulière qui émerge de son œuvre dans le contexte actuel de confrontation symbolique des mémoires. Il s'agit d'une œuvre qui tisse les liens entre histoire, mémoire et imaginaire collectif en tenant compte de l'épaisseur de l'histoire des Amériques et du contexte de diversité et de métissage culturels dans lequel cette histoire évolue.

Sa méthode est celle de l'expérience sensible des lieux et des êtres, arpentant les Amériques de l'Arctique aux Tropiques, attentive aux traditions, aux savoir-faire, à la mémoire orale des peuples, aux signes « incrustés sur la terre et inscrits dans le visage des êtres » (MORISSET, 2000, p. 107), en interrogeant le lointain passé géologique. Une géographie inséparable de l'histoire qui se rapproche d'une Géopoétique pratiquée par d'autres écrivains voyageurs, comme Kenneth White, qui, comme lui, cherchent à « promouvoir une nouvelle présence dans le monde » (WHITE, 2006, p. 10). Pour Morisset, l'interrogation sur l'espace se fait par le biais d'une discipline qui reste indomptée :

Cette géographie est celle de la route et des navigations, du rêve et des grands espaces. Celle du silence aussi et de la contemplation du monde, malgré ce bavardage incessant devant l'univers. Une certaine géopoétique, en fait, une géo-piété, comme on dit si bien dans le monde anglo-saxon. (MORISSET, 2000, p. 9).

Peut-être que cette envie de découvrir l'espace *américain*, caché derrière les cartes, effacé des manuels d'histoire, manipulé par les discours officiels, lui est venue depuis son plus jeune âge dans son pays natal, Saint-Michel de Belle Chasse. Son enfance au bord du fleuve Saint-Laurent -la Grande Rivière de Canada- a certainement éveillé son penchant contemplatif et poétique et son envie de prendre le large. En face de sa maison familiale, l'île d'Orléans des Français, dans le passé, l'île des Hurons, peuples autochtones aujourd'hui disparus. Dans l'espace qui entoure sa maison, l'absence de traces de la présence autochtone est criante, de part et d'autre, aussi bien sur le continent que sur l'île :

Comment arriver à déshabiller l'isle d'Orléans de toute sa biogéographie récente pour tenter de voir ce qu'il y avait dessous ? Les « sorciers d'Ile » [Ouindigos, le nom indien de l'île] dont parlait mon enfance, qui étaient-ils au juste ? (MORISSET, 2000, p. 131).

C'est cette mémoire orale sur l'espace que l'auteur va poursuivre pour faire resurgir la réalité métisse canadienne, le socle sauvage de la mémoire refoulée des sangs-mêlés, des « Créoles des Neiges » (MORISSET, 2004). Il met l'accent sur l'expérience partagée du territoire entre de vieux Canadiens, des Métis et des Autochtones dont la langue de transgression

de son enfance, langue métisse ancrée dans la géographie de ce pays, en est l'un des témoins. Ainsi, la pensée de Jean Morisset poursuit le travail de décolonisation de l'histoire, en révélant la dimension autochtone et métisse constitutive de l'identité canadienne ; elle rend possible la réhabilitation de la mémoire des Canadiens français et des Autochtones, confisquée par les élites anglo-canadiennes du Canada officiel ; elle tient compte de nouveaux phénomènes provoqués par l'immigration dans l'histoire récente du Canada-Québec ainsi que du caractère pluriel, inachevé et contradictoire, du combat mémoriel et identitaire. Sa vision décapante de l'idéologie du multiculturalisme canadien fait apparaître la cohérence d'une politique qui, depuis la conquête, s'acharne à exclure les Amérindiens et les Métis du corps de la nation :

[...] l'ANB [Amérique du Nord Britannique] élabore une idéologie mystificatrice pour endormir les immigrants et intégrer leur créativité dans ce qu'on a appelé la grande mosaïque canadienne. Cette idéologie permet de masquer le rôle politique qui leur fut attribué par l'État : soit de noyer les Métis, les Indiens et les Canadiens sous l'afflux de différentes vagues démographiques. (MORISSET, 1985, p. 17).

Pour interroger le présent, Morisset le projette dans une échelle temporelle de longue durée :

À force d'être obligé de concevoir la géographie imposée par l'histoire et la Conquête comme un fait naturel et préétabli, on finit par oublier qu'un Canada de plusieurs siècles, un Canada métis, précède l'emprise britannique. C'est pourquoi s'impose une vision nouvelle déjà inscrite sur la terre de ce pays. (MORISSET, 2000, p. 164).

De ce fait, il partage une certaine vision braudelienne de l'histoire, dans la mesure où il privilégie une perception plurielle et dialectique des temps de l'histoire par l'articulation du passé et du présent, du temps et de l'espace, ce qui l'amène à insérer le présent dans la dimension de la *longue durée* pour examiner ses éléments, étaler ses sens cachés, dégager la cohérence culturelle des faits historiques. Selon Braudel, la perspective historique de la longue durée serait « le seul langage qui lie l'histoire au présent, en fait un tout indissoluble » (BRAUDEL, 1984, p. 6).

Tant dans l'œuvre littéraire de Morisset que dans ses essais, l'élargissement de la dimension temporelle, comme méthode pour appréhender le sens du présent, envisage principalement de sonder trois temporalités pour déconstruire les mythes sur lesquels est assis le discours national du Canada:

Un passé relativement récent, des XVIII^e et XIX^e siècles, qui correspond à l'assujettissement de la « Nouvelle-France » à l'État anglo-canadien. Il y est fait allusion à la Conquête de la « Nouvelle France » (1755-1775) et à la Conquête du Nord-Ouest (1865-1885). L'impérialisme anglo-saxon a enfanté une période marquée par le refoulement d'une mémoire géographique et symbolique métisse et par l'invention d'une identité québécoise qui adopte une stratégie symbolique de continuité du modèle français en empruntant ses valeurs prestigieuses (langue, religion, vieilles traditions). Cette stratégie conduit à l'idéalisation de la société de la « Nouvelle-France », à la projection d'une identité québécoise « pure laine » et au mépris du passé pré-européen des Métis canadiens et des Autochtones. Morisset démasque l'imposture sur laquelle est fondée cette

construction identitaire qui écarte le socle sauvage et métis, nourrit le mythe des deux peuples fondateurs (Français et Anglais) et instaure, par conséquent, la dualité Canada-Québec.

Un passé un peu plus éloigné, centré sur l'évocation du moment emblématique de la conquête du territoire américain par les Européens. Il y évoque le processus de dépossession de l'espace américain qui frappe de plein fouet les populations autochtones. Dans son ouvrage *L'identité usurpée*, Morisset examine minutieusement la progressive appropriation par les élites blanches européennes du territoire autochtone. Cette politique de colonisation engendre une troisième Conquête, celle du Grand Nord, qui se poursuit jusqu'à nos jours avec l'aide d'un appareil juridique qui s'est particulièrement développé entre 1970 et 1985, pour soutenir ce que l'auteur appelle la « guérilla juridique contre l'ensemble des Autochtones ». Dans la figure qui illustre les séquences d'appropriation du territoire autochtone, l'auteur fait ressortir « la peau de chagrin géographique » (MORISSET, 1985, p. 124) dont la carte des territoires imposés aux autochtones en est la conséquence:

Une réserve, dans ce pays, a presque toujours correspondu à la terre pour laquelle on ne trouvait pas d'autre affectation que de la remettre aux Indiens. Ce qui fait que la carte des réserves ne reflète pas la présence indienne, mais, au contraire, la résultante des impératifs, et non pas des négociations, ayant abouti à l'établissement des réserves par les représentations du gouvernement. (MORISSET, 2000, p. 164).

Contre ce mécanisme de dépossession géographique, linguistique et culturelle dont les autochtones ont été victimes, l'œuvre de Jean Morisset

rappelle leur occupation immémoriale du territoire américain et désigne l'héritage d'une pensée millénaire. Sa production poétique est traversée par un projet d'éveil de la mémoire pour « rester fidèle au grand large ancestral » (MORISSET, 2000, p. 124) et faire resurgir « l'espace perdu derrière la carte ».

Nous abordons ainsi la troisième dimension temporelle qui a trait à un passé de très longue durée sollicitant la mémoire de la « pré-histoire » des Amériques pour rompre avec une figuration qui fait coïncider l'origine du continent américain avec l'arrivée des Occidentaux. Il s'agit d'une représentation esthétique qui intègre la dimension ontologique de l'espace à sa dimension topologique, particulièrement quand il est question de représenter la conformation géologique, géographique et anthropologique de l'espace du Grand Nord. Le long et beau poème « géographies géographies », dont nous ne reproduisons ici que les premières strophes, montre bien cet effort de récupération d'une mémoire qui a été manipulée et vidée de ses traces tout au long de la construction de la nation anglo-canadienne :

*géographies géographies
me ajudem por favor*

*neiges nomades des grèves du grand large
mémoires des poudreries ensorcelées
prières burinées des vieux sagamos
aidez-moi pour faveur*

*racontez-moi
la vie de tous mes ancêtres*

racontez-moi

*les rêves de tous ceux qui ont disparu
dans le courant des américaines*

please tell me the story of my former life

*j'appartiens à une perte de mémoire
dont j'ai perdu la trace*

j'appartiens à la mémoire d'une autre mémoire

*géographies, géographies
me ajudem por favor*

*je suis d'une tribu
ayant parcouru dix mille ans de glaciation
sous les méandres de l'espèce*

je suis d'une tribu aux bras débordant de rivières

*je suis d'un peuple couvert de lacs et de tourbières
n'ayant jamais cessé de déambuler
entre les franges d'un destin en éternel portage*

je suis d'un peuple dont on a coupé le mississipi

*

*memoria memoria
memoria do fogo
memoria do gelo
memoria da memoria*

[...]

(MORISSET, « géographies, géographies », 1995, pp. 25-27).

« C'est la mémoire même de notre propre mémoire qui nous échappe », écrit Jean Morisset (MORISSET, 2004, p. 2). Le poème adopte une perspective basée sur l'interaction du temps et de l'espace, de la nature et de la culture, tout en attirant l'attention sur les relations entre société

et environnement spatial, ce qui lui permet d'interroger le destin des peuples amérindiens, leur rapport au territoire américain, leur processus d'assimilation, la disparition de langues autochtones. Dans ce « pèlerinage aux sources », il est question d'éveiller les références culturelles des peuples premiers et leurs formes de rapport au monde, en partant de l'expérience du Grand Nord, mais sans oublier celle de l'Amérique en général à laquelle renvoie le métissage linguistique que le poème explore dans sa facture.

Le poème s'écrit comme un rituel d'évocation des souvenirs effacés, pour faire resurgir la mémoire enfouie d'un autre savoir-faire, d'un autre rapport avec la nature. Il fait appel à une étendue *in illo tempore*, suscite une interrogation métaphysique sur l'être humain et son rapport au monde et assigne une tâche au poète:

*écrivain analphabète de la traversée géographique
je veux nager dans la débâcle des siècles
et reprendre l'espace évanoui*

*(MORISSET, « géographies, géographies », 1995,
p. 37).*

Ainsi, l'œuvre de Jean Morisset élabore un questionnement de l'imaginaire asservi du Nouveau-Monde pour proposer des chemins qui s'ouvrent vers des « Géopoétiques des Mondes-Nouveaux ».

J'aimerais conclure par une mise en relation de la pensée de Jean Morisset, qui met en valeur l'apport essentiel des peuples autochtones à nos sociétés, avec celle de l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro. Malgré le mépris et l'exclusion dont les Autochtones ont toujours été victimes, nos destins sont loin d'être dissociés. C'est un peu ce que

nous rappelle Viveiros de Castro, dans une conférence présentée au CESPA -Centre d'Études Amérindiennes de l'USP-, intitulée « *Últimas notícias sobre o fim do mundo* » / « Les dernières nouvelles de la fin du monde », dans laquelle il met en parallèle les cosmologies indiennes et les modèles de développement de nos sociétés occidentales. Viveiros de Castro attire notre attention sur le bouleversement dramatique que le monde moderne occidental a engendré dans les rapports que l'être humain entretient avec la planète Terre. Il affirme qu'il y a eu une inversion radicale : si pendant des millénaires le temps et l'espace conditionnaient l'action humaine, dans notre contemporanéité c'est l'action humaine qui conditionne l'espace et le temps, en menaçant d'extinction le système géophysique qui englobe le système humain. L'imaginaire apocalyptique contemporain est en rapport avec cette dure réalité que l'homme moderne occidental, sous l'égide d'un capitalisme économique et financier effréné, est en train de produire et de faire subir à tous les habitants de la *Gaia*. Ce qui, pour nos sociétés modernes occidentales, est un processus de « fin du monde annoncé », ce que vivent les peuples amérindiens depuis la date fatidique de 1492 qui marque, selon l'anthropologue précité, le pillage des Amériques grâce auquel l'Europe a assis sa richesse : le début du monde moderne signe la fin du monde amérindien, phénomène auquel Jean Morisset se réfère, nous l'avons vu, comme étant le « grand génocide fondateur ». Malgré le fait que les Indiens d'Amérique soient nos contemporains ayant survécu à cinq siècles de massacres, « leur monde », tel qu'il existait avant l'arrivée des Européens, n'existe plus. Mais, ironie de l'histoire, les Amérindiens et le rapport qu'ils entretiennent avec le territoire, leur mode de vie, pourraient

nous apprendre à résister à la catastrophe imminente vers laquelle nous conduit le mythe du développement et du progrès. Ainsi ces peuples, souvent victimes d'une représentation historique et mémorielle qui les refoule dans le passé, représenteraient, en réalité, l'avenir de l'humanité, de par les relations qu'ils tissent avec le système géophysique, leur savoir-faire, leur mémoire ancestrale, leur « bon usage » de la *Gaia*. Par leur seule présence, ils nous rappellent qu'un autre monde est possible.

Références bibliographiques

BRAUDEL, Fernand. Histoire et sciences sociales. La longue durée. *Écrits sur l'histoire*. Paris : Éditions Flammarion, pp. 41-83. 1985 [1969].

MORISSET, Jean. « géographies géographies ». *L'homme de glace*. Montréal : Les Éditions du CIDIHCA, 1995, pp. 25-37.

MORISSET, Jean. « *Terra Hochelaga* » suivi de « L'Europe se saisit de l'Amérique », texte inédit, 2007.

MORISSET, Jean et WADELL, Eric. *Amériques*. Montréal : Hexagone, 2000.

MORISSET, Jean. *Les chiens s'entre-dévorent...Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*. Montréal : Mémoire d'Encrier, 2009.

MORISSET, Jean. *L'identité usurpée*. 1-L'Amérique écartée. Montréal : Éditions Nouvelle Optique, 1985.

MORISSET, Jean. « Navigation géopoétique... entre pensée de la terre et espace oral : la géopoétique comme manuscrit », texte polycopié, 10 février 2004.

OLIVIERI-GODET, Rita. *A alteridade ameríndia na ficção contemporânea das Américas*. Brasil, Argentina, Quebec. Belo Horizonte : Editora Fino Traço, 2013.

SOUZA, Lícia Soares de. « Louis Riel e Antônio Conselheiro : profetas de um continente mestiço ». SOUZA, Lícia Soares de *et alli* (org.). *Américas imaginadas : entrelugares mestiços, identidades híbridas*. Campo Grande : UCDB, pp. 61-74. 2007.

TERRA HOCHELAGA : http://en.wikipedia.org/wiki/Hochelaga_%28village%29

VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo. « Últimas notícias sobre o fim do mundo » (conférence CESPA-USP). <https://www.google.fr/#q=vimeo.com%2F81488754>

WHITE, Kenneth. *Le rôdeur des confins*. Paris : Albin Michel, 2006.

Notes de fin

1 « Le mot « américain », suivant la graphie française d'origine pour faire référence au continent, nord et sud, dans son ensemble, et aussi pour établir une distinction avec le mot « américain » que, sans en détenir aucunement l'exclusivité, les États-Unis se sont approprié pour s'autodésigner. » C'est ainsi que Jean Morisset justifie son usage du mot « américain » (MORISSET, 2000, p. 32).

2 ERIMIT - Equipe de Recherches Interlangues « Mémoires, Identités, Territoires » Université Rennes 2 / Institut Universitaire de France. Rennes, Bretagne, France. rgodet@9online.fr

3 « L'Europe se saisit de l'Amérique » et le récit sur la « Terra Hochelaga », textes manuscrits, inédits ; « géographies géographies » publié dans le recueil *L'homme de glace* (1995) ; *Amériques qui rassemble des essais de Morisset et d'Eric Waddell* (2000) ; *Les chiens s'entre-dévorent...* (2009) et *L'identité usurpée* (1985).

4 Sur la gravure Terra Hochelaga, voir <http://en.wikipedia.org/wiki/>

Hochelaga_%28village%29 : « La source documentaire principale permettant d’apprécier à la fois la configuration et la position de cette bourgade iroquoise est Bref Récit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 que Jacques Cartier remit à François Ier en 1545. On connaît un plan intitulé La Terra de Hochelaga nella Nova Francia qui illustre à la mode européenne du temps la visite de Cartier à Hochelaga. Dessiné par Giacomo Gastaldi (1500-1566), il illustre le volume III de *Delle Navigazioni et viaggi*, ouvrage composé à Venise, entre 1550 et 1556, par Giovanni Battista Ramusio (1485-1557). La parfaite régularité de la disposition des habitations, conforme à l’idéal urbanistique de la renaissance italienne, est probablement de son invention, de même que les planches recouvrant la palissade, habitude alors inconnue des autochtones. En effet, si le plan illustre assez fidèlement les notes de l’explorateur français, il offre peu de ressemblances avec la réalité ethno-historique. »

- 5 Ce montage a été présenté sous le titre de « La carte comme poème en quête de lecture », au premier colloque international organisé par La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, dans la ville de Québec, en avril 2007, sur la thématique De la géopoétique... La carte comme point de vue.